



LE FAR WEST – Part 1

Par Ralph Marshal

Ils sont toujours là les cow-boys. Avec le grand feutre beige, la chemise à carreaux, le foulard, le pantalon souple comme une deuxième peau et les bottes de cuir à talons biseautés. Les voilà dans le Saloon nouveau style aux grandes baies vitrées, essuyant d'un revers de manche la mousse de bière qui accroche une moustache blanche sur un visage tanné. Le Shérif entre, les cuisses battues par le Colt et sa matraque lustrée. Tapes amicales sur le dos. Ici, on respire dans l'air conditionné. Au dehors, le Pick Up souple et terreux attend dans la fournaise.

Pas besoin des Westerns de John Ford ou de John Huston pour créer l'ambiance. Le décor est bien là, en technicolor : terre rousse, soleil orange du soir sur la prairie, candélabres de cactées, immensité des champs de sauges au pied des montagnes. On y va encore pour y attraper des Mustangs, au lasso. Une brume de chaleur brouille l'horizon. Au loin sur les cimes, traîne le panache blanc de la neige éternelle. Montana, Wyoming, Nevada, Utah, Colorado, Arizona, Nouveau-Mexique : des noms qui font toujours rêver. Des espaces infinis et silencieux. Déserts, poussière des chemins creux, fractures violettes des Canyons, pueblos (villages) couleur de miel, aux portes et fenêtres bleues ou pistache. Une Amérique sauvage, quatre fois grande comme la France et peuplée seulement de 10 millions d'habitants ! De nombreuses légendes hantent le passé. Voici celle de King Polecat surnommé « le Roi du Putois »

+++ ### +++ ### +++

Lindor Probus Junior, hérita de la fortune de son grand père, lors de la guerre de sessions. Ayant rejoint le camp sudiste, il dût se fondre rapidement dans le civil, une fois le traité signé avec les belligérants nordistes. Dans la débandade qui régna durant les années d'après guerre, il partit à l'aventure vers les terres de l'ouest où chacun détenait, pour sur, la possibilité de faire fortune. Sans savoir réellement ce qui l'attendrait, il misa une grande partie de son héritage, sur une série de concessions dont il allait rapidement en subir les inconvénients... et la réussite.

Les ouvriers charpentiers, venant à peine de fixer la girouette sur la toiture hollandaise à quatre pentes de sa maison de bois, qu'une horde de Comanches, déboula de la colline avoisinante en poussant des cris stridents et lançant une pluie de flèches sur les cloisons fraîchement chevillées. La réplique ne se fit pas attendre. Lindor Probus Junior saisit ses deux escopettes chargées, et blessa plusieurs indiens à quelques mètres de distance. La nouvelle fit grand bruit parmi les colons de la contrée.

Trois semaines plus tard, alors que Eleonora Probus (sa femme), plantait diverses essences sur le devant de la terrasse, qu'un groupe d'hommes au teint rouge, exhibant leurs panaches de plumes multicolores sur des cheveux noirs brillants, fit une nouvelle apparition dans une nuée de poussière, expédiant au passage quelques flèches hostiles.

Ces attaques à répétitions finirent par donner, dans l'embarras général, une idée ingénieuse et plutôt curieuse au maître des lieux. Lindor Probus se rappela d'une très ancienne histoire que lui rapporta, feu, sa grand-mère :

- *Las d'être avilis sous le joug de l'occupant, les habitants d'une petite ville d'Europe centrale, expulsèrent l'ennemi, en libérant des milliers de rats sur eux !*

« Pas mal... pas mal ! se dit-il. Je vais donc faire la même chose, avec ces foutus indiens, qui ne nous laisseront jamais vivre tranquilles et en paix ! »

Mais voilà : la difficulté en cette région relativement désertique, demeurait, que les cousins des rongeurs européens, étaient extrêmement rarissimes. Par contre, en y songeant bien, des putois, il y en avait beaucoup.

Donc, pour en trouver, il suffirait de piéger leurs terriers situés au pied des collines.

La décision fut prise. On transforma la grange en lieu d'élevage industriel. Un procédé assez nouveau pour l'époque.

En quelques mois, des dizaines de putois saturèrent les clapiers de planches et de grillages, posés les uns sur les autres.

Suivant ses plans, une seconde grange fût bâtie à la hâte.

On y importa des matériaux et des outils sophistiqués pour la menuiserie.

D'étranges machines articulées furent conçues d'après les images figurant sur un très vieux livre d'histoire que Probus avait précieusement conservé. Une fois ajustées, elles furent placées les unes à côté des autres, espacées d'une trentaine de pieds tout autour de la maison. A côté de celles-ci, sous de petits abris, une vingtaine de cages étaient entreposées. En y regardant de près, il fut facile de reconnaître un nouveau modèle de catapultes, d'un genre tout à fait innovant.

Une fois, son domaine protégé contre les assauts de l'ennemi, Lindor Probus Junior et sa tendre épouse Eléonora, organisèrent une Garden Party, où se rendirent à la hâte, toutes les personnalités locales, curieuses de découvrir ce curieux arsenal de dissuasion.

Vers le milieu de l'après midi, alors que les discours s'enchaînaient autour d'une table immense dressée en plain air, où invités et notables grisés par les verres de Bourbon s'adonnaient à leur exercice préféré dans l'art du discours, une tribu de quelques dizaines de peaux rouges dévala à nouveau les pentes de la colline, recouverts de leurs peintures de guerre, brandissant des arcs et des haches et poussant des braillements assourdissants.

Sans perdre une précieuse seconde, Lindor Probus Junior, extirpa avec l'aide de quelques fermiers présents, plusieurs bestioles malodorantes de leurs cages, puis les placèrent dans chaque panier de catapulte en maugréant. Et pour cause !

Au coup de feu, chacun déclancha son mécanisme, envoyant les gibiers puants sur les Comanches. Les frappant en pleine face, les skons explosèrent en répandant leur parfum torride. Sous l'effet de surprise totale, et sous les terribles effluves du parfum « Wild West Nights », les indiens sonnèrent la débandade, laissant derrière eux, l'un des plus mauvais souvenirs de leur histoire.

Et c'est ainsi, que Lindor Probus Junior, vécut en paix le restant de son existence, au milieu de sa femme, de ses trois garçons et de son élevage de course.

Une idée poussant l'autre à l'emporte-pièce, notre « catapulteur génial » se lança dans le commerce des peaux et fit fortune en fournissant aux plus grands manteliers de l'époque, des milliers de fourrures qui firent le bonheur de la ménagère américaine.

Quelle ne fût la stupeur du vieux chef indien « Mâtin frileux des nuits d'hiver » de trouver sa squaw vêtue d'un manteau de putois au milieu de son tipi, et lui disant :

- *« Dis-moi chéri, comment me trouves-tu ? »*

